



## CAMISOLE

# La guerre des divans

**Les psychologues veulent la peau des comportementalistes, pendant que Douste-Blazy se prend pour le pape.**

C'est une étude commanditée par le ministère de la Santé qui a déclenché les hostilités. L'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) était chargé de comparer l'efficacité de différentes méthodes psychothérapeutiques. Sur le gril, essentiellement les thérapies psychanalytiques (traitement des problèmes en profondeur avec recherche des causes) et comportementalistes (centrées sur l'élimination rapide des symptômes).

Un collège de neuf chercheurs a été chargé d'analyser la littérature scientifique internationale, eu égard à un certain nombre de pathologies mentales. Un millier de publications décortiquées plus tard, les résultats sont tombés : dans la plupart des cas, les thérapies comportementalistes s'avèrent plus efficaces. Résultat pertinent ou étude biaisée ? Sur le fond, on aurait pu en discuter calmement... si les psychanalystes n'avaient pas perdu leur sérénité.

L'autre jour, Jacques-Alain Miller, psychanalyste et gendre de Lacan, découvre le rapport de l'INSERM sur le site du ministère de la Santé. Il confie sa colère à Philippe Douste-Blazy. Lequel, en un clin d'œil, fait retirer le rapport du site (donnant aux chercheurs de l'INSERM la juste impression d'être pris pour des cons)... avant de déclarer aux psychanalystes réunis en forum qu'ils « n'entendraient plus parler » dudit rapport, parce que la souffrance psychique n'était « ni évaluable ni mesurable ». Et c'est là que rien ne va plus.

Écoutons donc Jacques-Alain Miller. Mais, pour ça, il faut d'abord attendre que sa colère passe. Les experts de l'INSERM ? « Une noria de guignols. Leur réputation sera mise en loques. » Les comportementalistes ? « Des gens dangereux. Ils font de la magie noire et je refuse de les fréquenter. » Pas de doute, une guerre sanglante est déclarée : « Nous avons commencé une longue marche qui ne s'arrêtera qu'à la victoire finale. »

Au bout d'une heure surgit enfin un argument. « On ne peut pas évaluer la souffrance par un questionnaire, car cela suppose qu'il n'y a pas d'inconscient. » Mais alors, pourquoi ne pas chercher d'autres moyens d'évaluation du psychique ? Impossible, car « on ne peut pas définir le concept de souffrance ». Et au nom de quel principe, tiens donc ? Une telle affirmation s'inscrit dans un rapport magique au monde parfaitement opposé à la rationalité qu'on est en droit d'attendre d'une discipline relevant des « sciences humaines ».

Pourtant, les arguments des psychanalystes, on est prêt à les entendre. On peut comprendre la dangerosité des thérapies comportementalistes, quand la suppression du symptôme (phobie des araignées par exemple) se fait au détriment d'une amélioration durable du patient. Sauf qu'on aimerait un débat argumenté, pas des querelles dogmatiques.

Mais voilà : la majorité des psychanalystes sont parfaitement ignorants des méthodes scientifiques. Terrorisés par des techniques qu'ils ne maîtrisent pas, ils préfèrent se réfugier derrière des présupposés du genre « on ne peut pas mesurer la souffrance psychique ».

Le pire, c'est que le débat scientifique soit tué dans l'œuf par la parole arbitraire et illégitime d'un dirigeant politique, procédé qui rappelle les meilleures heures du Vatican ou de l'Union soviétique. C'est devenu ça, le ministère de la Santé ?

**« Dites, docteur, ma souffrance psychique vaudrait-elle mieux ? »**

ANTONIO FISCHETTI